

EN TANDEM DE LA BAIE DE SOMME A LA BAIE DU
MONT SAINT-MICHEL
24 MAI – 1^{ER} JUIN 2014

Il y a longtemps que nous en parlions, de cette randonnée cycliste, longtemps que nous la voyions venir, avec envie, avec un peu d'appréhension aussi car, un voyage en groupe, pour plus d'une semaine, on ne sait jamais vraiment comment ça va se passer. Et voilà que, ce samedi 24 mai, à 5 heures, nous y sommes, un peu ensommeillés du fait d'une nuit bien courte, un peu perplexes, mais surtout contents. Nous aurions pu être vingt, dix-huit, seize ... c'est finalement à douze que nous nous retrouvons pour embarquer, qui dans le minibus, qui dans la Kangoo.

**I. DIMANCHE 25 MAI : LA BAIE DE SOMME ;
DISTANCE 99 KILOMETRES, DENIVELEE
POSITIVE 494 METRES.**

D'AUTRES HORIZONS.

Le voyage d'hier a été long mais joyeux, rythmé de chants et de conversations légères qui ont fait passer plutôt agréablement les plus de 1 200 km du trajet. Au bout, après la traversée des champs cultivés de la Picardie, il y avait le Tréport dont, malgré la fatigue, nous avons pris possession dès le soir même en longeant sa plage puis en empruntant un funiculaire afin d'admirer la Manche du haut d'une falaise.

En ce dimanche matin assez ensoleillé nous sommes là, prêts à enfourcher nos tandems. Côté dames, Annie (parfois équipière parfois soliste), Dominique F, dite « Domie », (équipière), Dominique M (pilote), Gisèle (équipière), Samia (équipière) ; côté messieurs, Alain (pilote), Carmine (pilote), Elie (pilote), Paul (pilote), Michel (pilote) et Michel

(équipier). Jimmy, le grand chef d'orchestre de cette aventure, lui, se met aux manettes du minibus d'assistance.

C'est parti !

Une montée un peu raide au sortir du Tréport nous met tout de suite dans le vif du sujet, puis nous redescendons sur Cayeux. Nous y faisons notre première halte pour admirer sa plage, à la promenade de planches la plus longue de France, avec ses nombreuses cabines de bain.

Nous avons quitté la Normandie pour une incursion en Picardie, le département de la Seine-Maritime pour celui de la Somme.

Un peu plus loin, là où la Somme vient se jeter dans la Manche, nous découvrons Saint-Valéry-sur-Somme, bourgade pimpante et tranquille, un peu en hauteur sur une falaise. Son église a la particularité d'avoir une façade en galets de silex coupés en deux, le « cœur » de chaque pierre, plat et lisse, étant tourné vers l'extérieur.

Après avoir franchi le pont qui enjambe la Somme, nous allons visiter un cimetière chinois qui compte près de mille sépultures. Jimmy nous explique que l'existence de ce cimetière, inattendue en ces lieux, tient à ce que, durant la Première guerre mondiale, de nombreux Chinois avaient été recrutés par la France pour venir travailler comme dockers dans la région, permettant ainsi de pallier le manque de main-d'œuvre dû à la guerre. Beaucoup y sont morts, pour la plupart peu après la fin de la guerre, à en juger par les inscriptions funéraires.

C'est sur la plage de la petite station balnéaire du Crotois que nous déjeunons d'un bon pique-nique.

Au retour, nous musardons le long des plages de Mers-les-Bains et du Tréport, Le Tréport dont « la poissonnerie », en

fait une grande halle au poisson, nous laisse bouche bée : y abondent toutes sortes de produits de la pêche proposés à des prix qui, comparés à ceux que nous connaissons, sont dérisoires. Même s'il n'est que 17 heures, plus d'un, parmi nous, sont tentés par une petite dégustation d'huîtres ou de crevettes grises, sitôt achetées, sitôt consommées !

Le dîner achevé, la journée se termine par une promenade nocturne sur les planches de la plage du Tréport.

Bateaux couchés dans les ports à marée basse, ponts basculants enjambant des chenaux, mer grise, dunes, galets de silex ... Ca ne fait aucun doute, nous sommes partis vers d'autres horizons.

II. LUNDI 26 MAI : LE TREPORT – FECAMP ; DISTANCE 110 KILOMETRES, DENIVELEE POSITIVE 912 METRES.

DANS LE BAIN.

Tristesse en ce lundi matin : Domie a un genou endolori comme suite à l'étape d'hier. (Elle ne pourra plus pédaler de tout le séjour, condamnée à faire du tourisme un peu passif dans le minibus).

Sous un ciel gris puis sous la pluie nous attaquons, après avoir admiré une dernière fois Le Tréport, une succession de montées et descentes entre petits ports et sommets de falaise. La pluie ne nous arrête pas et n'entame pas notre bonne humeur ; la relative fraîcheur est plutôt excitante. Des bribes de chansons fusent dans les équipes.

A Dieppe, nous faisons une pause devant le monument en hommage aux soldats canadiens qui ont participé ici à un débarquement en 1942. Curieuse histoire que celle de ce débarquement tenté deux ans avant celui qui a desserré l'étau

dans lequel était pris notre pays ; il s'agissait probablement d'un test ou d'une manœuvre de diversion, il aurait pu, cependant, avoir une suite heureuse si les troupes à l'arrière avaient été prêtes.

La route continue ces montagnes russes entre ports et falaises ; la pluie a cessé. Nous sommes dans le Pays de Caux. Bientôt, nous atteignons l'embouchure de la Veules, fleuve qui, avec ses 1100 m de long, est le plus court de France.

C'est dans un restaurant de Veules-les-Roses que nous déjeunons, car il fait trop froid, trop humide, pour un pique-nique. Suit une petite promenade à pied au bord de la Veules dont le débit, pour un si petit cours d'eau, est étonnant : ça gronde comme un petit torrent de nos montagnes. Le débit est d'ailleurs suffisamment puissant pour faire tourner la roue d'un moulin, que nous admirons. A côté, il y a un pré planté d'énormes et magnifiques pavots. Tout ceci est charmant, bucolique, source de sérénité.

Nous repartons pour gagner Fécamp. Là, avant le dîner, nous allons flâner un moment au pied des murs du Palais Benedictine, imposant édifice où est distillée la liqueur du même nom. Un vieil alambic, planté sur un petit tertre face au palais, vient le rappeler au visiteur.

Tout le monde a trouvé ses marques, la région nous paraît déjà un peu familière. Nous sommes dans le bain.

**III. MARDI 27 MAI : FECAMP – HONFLEUR ;
DISTANCE 98 KILOMETRES, DENIVELEE
POSITIVE 613 METRES.**

SAISSANTS CONTRASTES.

Il fait gris.

Les célèbres falaises d'Etretat sont le lieu de notre première pause matinale. Nous les contemplons d'abord d'en bas, le long de la grève, puis nous en entreprenons l'ascension. A flanc de falaise, dans la verdure rase, en surplomb de la mer d'où vient une brise assez soutenue, la sensation de liberté, d'évasion, de communion avec le grand large est intense.

Nous traversons ensuite, jusqu'au Havre, un vaste plateau de prés et de champs.

Ville du Havre. Architecture fonctionnelle de béton gris et de verre ; répétition de la monotonie des bâtiments.

Plage du Havre. Le froid, le froid, le froid ! Pique-nique sur les galets, tous emmitouflés, recherchant un abri contre le vent au pied des cabines de bain, grelottant malgré tout.

Port du Havre. Incessantes traversées de rails qui nous secouent ; torchères au chuintement de réacteur d'avion ; usines, cuves, citernes ; odeur de kérosène et parfum de café en cours de torréfaction flottant dans l'air ; files de camions à droite, files de camions à gauche ; carrefours, rocadés. Quais et autres dépendances parcourus dans un sens puis dans l'autre car il n'est pas aisé de trouver l'échappatoire vers le Pont de Normandie.

Le Havre, un enfer ? Non. Ca valait la peine aussi et ces quelques heures passées dans cette ville industrielle et portuaire, rebâtie à la hâte après la Seconde guerre mondiale, resteront, pour moi en tous cas, parmi les moments forts de notre voyage.

Enfin le Pont de Normandie se profile. Nous sommes désormais sur la bonne route, dans un environnement suburbain apaisé.

La rampe de montée du pont, tant redoutée de nous du fait de son pourcentage soutenu et de sa relative longueur, passe bien malgré les kilomètres accumulés depuis le matin.

L'ouvrage, qui culmine à 215 m, est majestueux. Si Alain et Samia continuent sur leur lancée, nous, tous les autres, nous arrêtons sur la partie horizontale du tablier, en son milieu, pour, à 60 m au-dessus de l'estuaire de la Seine, contempler le vaste panorama qui s'ouvre vers la mer. Le vent venu du large nous fouette le visage ; c'est grisant. Après l'atmosphère froide, close, pesante du Havre revient un vent de liberté, une sensation d'évasion, de grands espaces.

Exit la Seine-Maritime et la Haute-Normandie. Nous passons dans le Calvados et, du même coup, en Basse-Normandie.

A peine « redescendus » du Pont de Normandie, nous entrons dans Honfleur, ville coquette, tranquille, bien ordonnée autour de son port de plaisance chic. Le soleil, très timidement, ose se montrer pour notre balade à pied de fin d'après-midi dans les rues du centre-ville et sur le port. L'église Sainte-Catherine nous étonne : elle est entièrement en bois ! Elle fut construite par des charpentiers de marine, aussi, les voûtes de son plafond revêtent-elles la forme d'un navire posé à l'envers.

Entre la quiétude sauvage d'Etretat, le bourdonnement urbain du Havre, la majesté du Pont de Normandie, le calme policé de Honfleur, que de contrastes.

IV. MERCREDI 28 MAI : HONFLEUR – PORT-EN-BESSIN, DISTANCE 104 KILOMETRES, DENIVELEE POSITIVE 622 METRES.

GRANDE DOUCEUR.

La rive gauche de l'estuaire de la Seine offre un vif contraste avec son opposée. Ici, tout n'est que calme, luxe et volupté,

comme l'aurait dit le poète. Au sortir de Honfleur la route grimpe doucement à travers prairies et bosquets, longeant chaumières et autres belles demeures. Les fureurs du Havre semblent à cent lieues de là.

Assez vite nous atteignons Trouville et Deauville, les jumelles, la seconde affichant un luxe plus tapageur que la première. Sur leurs plages, le sable est fin comme du sucre glace ; en prendre une poignée pour le sentir s'écouler dans sa main est très agréable. Il n'y a pas foule sur la plage et l'envie d'un bain de mer ne taraude personne dans notre groupe : il fait frais, il fait gris ! La pause matinale a donc lieu autour d'un café, bien au chaud.

Nous continuons à longer la côte, admirons la station de Cabourg avec sa promenade piétonne du bord de mer, son « Grand Hôtel », son casino, des lieux empreints d'une charmante nostalgie.

Echaudés par notre expérience havraise, c'est dans un bistrot où on a bien voulu nous accepter que nous déballons notre pique-nique. Bien que nous ne prenions que quelques « consommations », les patrons sont très aimables avec nous, aux petits soins.

Un peu plus loin, à Bénouville, nous rencontrons le premier témoin du Débarquement de juin 1944 : « Pegasus Bridge ». C'est au cours de la défense de ce pont basculant qui enjambe un canal parallèle à l'Orne qu'est mort le premier soldat allié, un Anglais. A 20 m de là se trouve la première maison de France continentale à avoir été libérée par les Alliés.

Le ciel s'est un peu dégagé, laissant percer le soleil à travers les nuages.

Bientôt, nous faisons une nouvelle halte pour contempler la plage et la mer, en contrebas. Rien ne presse.

Nous entrons bientôt dans le secteur des plages du Débarquement, allons faire quelques pas sur l'une d'elles, pensifs, songeurs à l'évocation de ces événements à la fois si proches et si lointains, de ces vies données et prises si tôt.

Nous redémarrons. Quelques-uns d'entre nous ont des fourmis dans les jambes et se livrent à de petits défis sous forme de pointes de vitesse, mais ils sont vite ramenés à la raison par ceux qui ont du mal à suivre. Nous arrivons enfin à Port-en-Bessin, bourg paisible du bord de mer, enserré de verdure.

Le soir, après dîner, nous partons en minibus, à quelques kilomètres de là, pour visiter un ancien blockhaus allemand. Ce pourrait être sinistre mais la douceur de la température, le calme, l'air printanier, les champs autour de la masse de béton dégagent une sensation de paix.

Ce fut une journée très douce, tant par la clémence du ciel en son après-midi que par la quiétude des paysages traversés.

**V. JEUDI 29 MAI : PORT-EN-BESSIN –
COUTANCES ; DISTANCE 87 KILOMETRES,
DENIVELEE POSITIVE 556 METRES.**

VIVE EMOTION.

Il pleut. Les trois équipes qui, crânement, ont décidé qu'elles rouleraient quand même abandonnent vite ; tout le monde se retrouve en minibus ou dans la Kangoo, un peu renfrogné.

Notre première halte sera pour visiter le cimetière américain de Colleville-sur-Mer. L'humidité, le froid, la grisaille, tout contribue à créer une ambiance de circonstance. Il nous faut du temps pour pénétrer en ce lieu de sépulture, d'hommage et de souvenir, car il est très strictement gardé : les visiteurs font l'objet d'un filtrage et sacs et sacoches sont

méticuleusement contrôlés. Dans un grand bâtiment aux multiples salles, nous assistons à la projection d'un film qui présente plusieurs témoignages de soldats américains ayant participé à la Bataille de Normandie ainsi que de leurs familles ; c'est très émouvant. La pluie, qui a redoublé d'intensité, nous fait renoncer à aller déambuler dehors, parmi les stèles, les milliers de stèles pour autant de sépultures, puisque plus de neuf mille soldats américains ont été enterrés ici.

Nous repartons pour la plage de Omaha Beach, sur laquelle nous faisons quelques pas, puis la pointe du Hoc. C'est là que les Américains jetèrent la première tête-de-pont, montant pour cela à l'assaut de la falaise de 30 m de haut. Pensée pour tous ces jeunes hommes, pour ces assaillants dont l'espérance de vie, surtout pour ceux des premières vagues, devait être voisine de zéro. La pointe est tout hérissée de blockhaus qui avaient été édifiés par les Allemands.

En cette journée, le Débarquement, son caractère grandiose mais aussi hautement tragique, devient palpable. Plusieurs d'entre nous ont envie d'en apprendre davantage sur cette page de l'histoire de l'Europe.

C'est à Isigny-sur-Mer, pays de la crème, du beurre et des caramels, que nous faisons notre pique-nique, encore une fois dans un bistrot – mêmes causes, mêmes effets - dont le patron, après quelques réserves, veut bien nous accueillir.

Comme, le déjeuner fini, ô, surprise ! il ne pleut plus, nous décidons de reprendre nos tandems parce que, quand même, c'est bien pour pédaler que nous sommes là !

A Sainte-Mère-l'Eglise nous allons voir le parachute resté accroché au clocher du village depuis juin 1944. Le parachutiste, américain, n'y est plus, rassurez-vous ; il a été tiré de là vivant et n'est mort que récemment (il y a une dizaine d'années, je crois). Il paraît toutefois qu'il était

devenu sourd à cause du tintement des cloches que le curé avait fait sonner à la volée pour célébrer la Libération !

Pour finir, nous effectuons, jusqu'à Coutances, la traversée d'un plateau sur une route aux incessantes montées et descentes qui met nos mollets à rude épreuve et porte un coup à notre moral. Nous nous réjouissons presque que cette étape, qui devait compter quelque 115 km, ait été écourtée par la pluie du matin.

Elle fut, quoi qu'il en soit, empreinte d'une vive émotion tant, en ces lieux historiques, sont venus se rappeler à nous l'héroïsme et la souffrance, la dureté de la guerre.

VI. VENDREDI 30 MAI : JERSEY.

FARNIENTE.

Aujourd'hui nous délaissions nos tandems.
C'est en minibus et Kangoo que nous nous rendons à Grandville afin d'y embarquer pour l'île de Jersey.

Trois personnes resteront sur le « continent » : Domie, de son plein gré, pour rencontrer une vieille amie bretonne, Elie parce qu'il a son chien qui ne montre pas patte blanche, Gisèle parce que, en dépit des apparences, c'est une « sans-papiers » ! or, on n'entre pas à Jersey comme dans un moulin ! Pour accéder à ce petit bout de Royaume-Uni qui, attention, n'est pas un bout d'Angleterre (à l'autonomie, on y tient ! « il faut impérativement exhiber carte d'identité ou passeport et le contrôle à l'embarquement n'a rien à envier à celui qui est pratiqué dans les aéroports.

Au bout d'une heure de traversée en NGV, sur une mer d'huile, nous débarquons à Saint-Hélier, la « paroisse » capitale de l'île et, c'est presque incroyable il fait beau, la mer est même bleue ! Le village n'a rien de flippant. C'est une

assez banale station touristique avec rue piétonne, magasins de luxe, banques ; il peut même sembler un peu austère à un Français car les cafés et restaurants qu'il aurait tendance à y chercher n'abondent pas, c'est le moins qu'on puisse dire, pas plus que les spécialités d'ailleurs, hormis la « glace de Jersey » à laquelle nous n'avons rien trouvé de bien particulier. Anecdote : un homme à qui je demande où je pourrais trouver une bière, si possible du coin, me répond qu'ici, si je veux boire, j'aurai du mal.

Si Saint-Hélier ne nous séduit guère, le tour de l'île commenté que nous effectuons en autocar une fois avalé un petit pique-nique, lui, méritait vraiment le détour. Notre guide a un accent franco-anglo-normand qui s'apparente à celui d'Eddy Merckx lorsqu'il commentait en français une de ses victoires cyclistes aussi, nous ne comprenons pas toujours tout, mais en trois heures, nous en apprenons beaucoup sur l'identité de l'île, sa division en paroisses, son autonomie administrative qui en fait une entité propre même par rapport aux autres « Iles de la Manche » (elles sont sept au total), les riches personnalités qui y ont élu domicile ; nous découvrons ses belles demeures, ses rhododendrons en fleurs, son phare planté à l'extrémité d'une pointe sauvage, ses baies, ses plages paisibles, ses champs de pommes de terre dont l'une, cultivée dans une terre enrichie de varech est, paraît-il, le nec plus ultra de la patate.

De retour à Coutances nous échangeons, au dîner, nos impressions avec ceux qui, personae non gratae à Jersey, sont allés visiter le Centre de la mer à Cherbourg ; c'était, nous disent-ils, passionnant.

Le farniente n'est pas notre fort, l'envie de pédaler nous reprend déjà, mais cette journée de repos, cette découverte d'un « ailleurs » ni français, ni anglais nous a fait du bien.

VII. SAMEDI 31 MAI : COUTANCES – LE MONT SAINT-MICHEL ; DISTANCE 83 KM, DENIVELEE POSITIVE 482 METRES.

APOTHEOSE.

Après une trentaine de kilomètres à traverser une zone agraire aux légères ondulations, une campagne normande telle qu'on peut l'imaginer avec ses champs, ses pâturages, ses « maisons dans la prairie », nous atteignons Grandville, la mer, les falaises, un paysage moins monotone, plus incisif et d'autant plus apprécié que le soleil est cette fois vraiment de la partie. Le rythme est tranquille ; nous prenons le temps d'admirer, d'écouter, de ressentir. Le Mont Saint-Michel, but ultime de notre périple, ne tarde pas à apparaître à l'horizon ; nous nous arrêtons pour le contempler, de loin, du haut d'une falaise.

Nous sommes contraints à parcourir quelques kilomètres dans les véhicules d'assistance à cause d'une erreur d'aiguillage qui nous a conduits sur l'autoroute (ça, nous y avons droit à chaque grand voyage en tandem !). Nous faisons un pique-nique dans un coin de verdure charmant puis ré-enfourchons nos montures pour la « dernière ligne droite ».

Arriver au pied du Mont Saint-Michel à vélo, c'est magique !

Il est tôt dans l'après-midi. Cette fois, ça en est bien fini du tandem, tout au moins dans le cadre de ce voyage. Il fait très bon. C'est la journée la plus ensoleillée, la plus chaude depuis notre départ de Nice.

Portes de la ville-abbaye-forteresse. C'est la première fois que je les franchis. J'en suis très ému car j'en rêvais depuis fort longtemps.

Certes, la foule, dense, grouillante, ternit le plaisir de la découverte : on aimerait plus d'intimité, plus de silence, moins de distraction de l'attention, du secret, sinon du sacré ; mais c'est très beau quand même.

La densité de la foule diminue heureusement au fur et à mesure que nous gravissons la rue principale dont la raideur s'accroît lorsqu'on s'approche du sommet du rocher. C'est à croire que tout le monde n'est pas sportif comme nous ! Pour la visite de l'abbaye, perchée tout en haut du « Mont », il n'y a presque plus personne. La quiétude nous gagne. Il y a quelque chose de prenant, de pénétrant, dans cette confrontation entre le souffle du vent, les parfums marins, l'ouverture sur le large ressentis des terrasses et l'atmosphère austère, close, minérale qui règne à l'intérieur du vaste édifice. Inoubliable !

Itinéraire doux, agréable, à travers des paysages ensoleillés, beaux et variés, majesté du Mont Saint-Michel, ambiance très détendue, cette dernière étape fut véritablement une apothéose.

Le voyage de retour du dimanche 1^{er} juin fut long et fatigant.

Il y a sûrement beaucoup de lacunes dans ce récit mais chaque participant à ce beau voyage se sera créé ses propres souvenirs, c'est ça qui compte.

Ce voyage renforce ma conviction selon laquelle le vélo (ou le tandem) est le mode le plus approprié pour découvrir un territoire.

Jimmy a su nous faire aimer sa région et nous donner envie d'y retourner. Sa passion communicative dans la manière de la raconter, d'en faire vivre les paysages, l'histoire, les gens a été pour nous tous, mais surtout pour ceux qui ne peuvent pas

voir, un extraordinaire moyen pour en appréhender toutes les richesses, se les approprier un peu.